

Diana Gabaldon

OUTLANDER

— I —
LE CHARDON
ET LE TARTAN
—

ENFIN EN
SÉRIE TÉLÉ

Libre  Expression

Diana Gabaldon

OUTLANDER

-1-

LE CHARDON
ET LE TARTAN

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Philippe Safavi*

Libre  Expression

Une société de Québecor Média



PREMIÈRE PARTIE

Inverness, 1945

1

UN NOUVEAU DÉPART

À PREMIÈRE VUE, CE PETIT COIN TRANQUILLE des Highlands ne se prêtait guère aux disparitions. Nous étions en 1945, et le *bed and breakfast* de Mme Baird ressemblait à des milliers d'autres établissements du même genre dans la région : calme et propre, avec un papier à fleurs un peu vieillot, un parquet briqué à l'encaustique et une salle de bains équipée d'un chauffe-eau à pièces. Notre hôtesse, une petite dame rondelette, était accommodante. Elle n'émit aucune objection en voyant Frank envahir son minuscule salon rose avec les dizaines de livres et de dossiers sans lesquels il ne se déplaçait jamais.

Je la croisai dans le vestibule au moment de sortir. Elle me rattrapa par le bras et passa sa main potelée dans mes mèches en bataille.

— Mais ma chère madame Randall ! Vous ne pouvez pas sortir coiffée comme un as de pique ! Laissez-moi vous arranger ça. Voilà ! C'est mieux. D'ailleurs, ma cousine vient justement d'essayer une nouvelle indéfrisable qui, paraît-il, est une vraie merveille ! Pourquoi n'en touchez-vous pas deux mots au coiffeur ?

Je n'eus pas le courage de lui expliquer que les fabricants de produits capillaires n'étaient pour rien dans le désordre de ma tignasse châtain clair et que seule la nature était en cause. Ses frisettes méticuleusement permanentées semblaient immunisées contre une telle anarchie.

— Je n'y manquerai pas, madame Baird, mentis-je. Je fais juste un saut au village pour retrouver Frank. Nous serons de retour pour le thé.

Je m'éclipsai rapidement sans lui laisser le temps de déceler d'autres défauts dans ma tenue peu réglementaire. Après quatre ans de privations dans mon uniforme d'infirmière de la Royal Army, j'étais déterminée à ne porter que des robes légères aux couleurs gaies, totalement inadaptées aux longues marches dans les bruyères.

Il faut dire que je n'étais pas venue pour me promener dans la lande. J'avais plutôt espéré m'adonner à la grasse matinée et paresser de longs après-midi au lit avec Frank, à faire tout autre chose que dormir. Malheureusement, avec Mme Baird passant inlassablement l'aspirateur devant la porte de notre chambre, l'atmosphère était rarement propice au flirt langoureux.

— Ce doit être le bout de tapis le plus sale de toute l'Écosse, avait grommelé Frank ce matin même tandis que, encore couchés, nous étions bercés par le vrombissement féroce dans le couloir.

— Je crois plutôt que notre chère Mme Baird s'est mis en tête de protéger ma vertu, avais-je renchéri. Finalement, nous aurions peut-être mieux fait d'aller à Brighton.

Nous avons choisi les Highlands pour nous reposer un peu avant que Frank ne prenne son poste de professeur d'histoire à Oxford. L'Écosse avait été moins touchée par les horreurs de la guerre que le reste du pays. En tant que lieu de villégiature, elle était également moins susceptible d'être prise d'assaut par les milliers de sujets britanniques résolus à célébrer le retour de la paix dans une liesse frénétique.

En outre, je crois que nous pensions tous deux secrètement que les Highlands étaient un choix symbolique pour nos retrouvailles. C'était ici que, sept ans plus tôt, nous nous étions mariés et avons passé notre lune de miel de deux jours, à la veille de la guerre. C'était donc l'endroit idéal pour nous redécouvrir. Hélas, nous avons oublié que si le golf et la pêche étaient les sports favoris des Écossais, les commérages étaient également une des activités principales dans les chaumières. Et lorsqu'il pleut tout au long de la sainte journée, les gens passent plus de temps dans les chaumières que sur le green ou au bord de la rivière.

— Où tu vas ? avais-je demandé en voyant Frank faire mine de se lever.

— Je ne tiens pas à décevoir cette charmante vieille dame.

Assis sur le bord du vieux lit en fer, il se mit à sautiller doucement sur place, faisant grincer les ressorts. Dans le couloir, l'aspirateur s'interrompt aussitôt. Après quelques minutes de couinements rythmiques, il émit un râle sonore et théâtral puis se laissa tomber en arrière dans un fracas métallique. J'enfouis ma tête dans l'oreiller pour étouffer mon fou rire et ne pas perturber le silence attentif derrière la porte.

Frank fronça ses sourcils d'un air réprobateur et chuchota :

— Tu es censée gémir d'extase au lieu de ricaner sottement. On va croire que je ne suis pas à la hauteur.

— Tu n'espères tout de même pas m'avoir satisfaite en gigotant deux minutes !

— Ingrate ! Je croyais être venu ici pour me reposer.

— Gros paresseux ! Si tu tiens à ajouter une nouvelle branche à ton arbre généalogique, tu devras montrer un peu plus d'ardeur à l'ouvrage.

La passion de Frank pour les histoires de famille était également à l'origine de ce choix des Highlands. Selon un de ces bouts de papier jauni qu'il traînait toujours avec lui, l'un de ses assommants ancêtres était venu se perdre dans ce trou pour une raison obscure vers le milieu du XVIII^e siècle... ou était-ce au XVII^e ?

— Si mon nom finit comme un moignon stérile sur l'arbre des Randall, grogna-t-il, ce sera la faute de la passion de notre hôtesse pour son aspirateur. Après tout, nous sommes mariés depuis près de huit ans. Le petit Frank junior n'a pas besoin d'être conçu devant témoins pour être légitimé.

— Encore faut-il qu'il soit conçu, soupirai-je.

Je commençais à craindre que nous ne puissions jamais avoir d'enfant. Nous avons été déçus une fois de plus juste avant de partir pour les Highlands.

— Avec cet air vivifiant et cette alimentation saine ? S'il doit paraître, ce sera ici ou jamais !

La veille au soir, nous avons dîné de harengs frits. Au déjeuner précédent, on nous avait servi du hareng mariné. L'odeur âpre qui s'élevait dans l'escalier laissait encore présager du hareng au petit déjeuner, fumé cette fois.

— Si tu n'envisages pas une seconde performance pour le bon plaisir de Mme Baird, tu ferais bien de t'habiller, suggérai-je. Tu ne dois pas rencontrer le pasteur à dix heures ?

Le révérend Reginald Wakefield, vicaire de la paroisse locale, avait proposé à Frank de lui montrer des registres baptistaires d'un intérêt palpitant. Il l'avait également alléché en lui promettant d'exhumer quelque dépêche militaire moisie ou autre gribouillis du même genre mentionnant son ancêtre notoire.

— Comment s'appelait cet arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père, déjà ? demandai-je d'un air détaché. Celui qui est venu mettre son nez par ici pendant un des soulèvements, c'était Willy ou Walter ?

— Jonathan, rectifia-t-il.

Frank supportait ma profonde indifférence pour ses ancêtres avec stoïcisme mais il restait toujours sur le qui-vive, prêt à profiter du moindre signe de curiosité pour me débiter toutes les informations connues sur les premiers Randall et leurs degrés de parenté. Tandis qu'il boutonnait sa chemise, je vis briller dans ses yeux la lueur fébrile du conférencier fanatique.

— Jonathan Wolverton Randall, commença-t-il, plus connu sous le surnom fringant de « Black Jack » qu'on lui donna dans l'armée, sans doute à l'époque où il était en garnison dans la région. « Wolverton » venait de son grand-oncle maternel, un petit chevalier du Sussex.

Je me laissai tomber à plat ventre sur le lit en ronflant bruyamment. Frank ne se laissa pas intimider.

— Il a acheté son titre d'officier dans les années 30 — 1730, cela s'entend —, puis a servi comme capitaine des dragons. D'après les documents d'époque que la cousine May m'a envoyés, il aurait fait une belle carrière dans l'armée. Il n'avait guère le choix : étant le cadet de sa famille, son avenir était tout tracé. Le benjamin a suivi lui aussi la tradition en entrant dans les ordres, mais je n'ai encore rien trouvé à son sujet. Toujours est-il que le duc de Sandringham a fait un éloge dithyrambique du travail de Jack Randall dans les Highlands avant et pendant le second soulèvement jacobite de 1745.

Il ajouta à l'attention des plus incultes de l'assistance, à savoir moi :

— Tu sais... Charles-Édouard Stuart, « Bonnie Prince Charlie », dit le Prétendant, et tout et tout...

— Si tu veux mon avis, interrompis-je en me redressant pour tenter de remettre un peu d'ordre dans ma coiffure, les Écossais n'ont pas encore compris qu'ils avaient perdu la bataille. Hier soir, au pub, j'ai entendu le barman nous traiter en douce de *Sassenach*.

— Bah, pourquoi pas ? répondit Frank, magnanime. Après tout, cela ne signifie rien d'autre qu'« anglais », ou au pire Outlander, quelqu'un qui n'est pas d'ici... ce que nous sommes.

— J'avais fort bien compris, merci. C'est son ton qui m'a déplu.

Frank fouilla dans le tiroir du bureau à la recherche d'une cravate.

— Il était sans doute agacé parce que je me suis plaint que sa bière était trop fade. Je lui ai dit que pour obtenir une authentique bière des Highlands, il fallait jeter une vieille botte dans la cuve de fermentation et que le dernier jus devait être passé dans un slip usé.

— Je comprends maintenant pourquoi l'addition était si salée !

— Naturellement, j'ai présenté les choses avec la plus grande diplomatie, mais uniquement parce que le terme « slip » n'existe pas en gaélique.

J'étais justement en train de chercher le mien. Je demandai, intriguée :

— Pourquoi ? Les anciens Gaëls ne connaissaient pas les sous-vêtements ?

Frank esquissa un sourire entendu.

— Ne me dis pas que tu n'as jamais entendu cette vieille rengaine sur ce qu'un Écossais porte sous son kilt ?

— Je me doute qu'ils ne portent pas des gaines-culottes descendant jusqu'à mi-cuisses, rétorquai-je, piquée. Tiens, ça me donne une idée ! Cet après-midi, pendant que tu batifoleras avec tes vicaires, je vais me mettre à la recherche d'un porteur de kilt et mener une enquête.

— Tâche de ne pas te faire arrêter, Claire ! Ce serait très mal vu à Oxford.

De fait, aucun porteur de kilt ne traînait sur la place du village. Pourtant, il y avait du monde, principalement des dames du genre de Mme Baird, faisant leurs courses. Avec leurs robes imprimées et leur caquetage incessant, elles emplissaient les magasins d'une atmosphère chaleureuse et douillette, rempart efficace contre la brume froide du matin.

N'ayant encore aucune maison à entretenir, je n'avais pas grand-chose à acheter, mais j'aimais me promener dans les boutiques pour me repaître du spectacle des rayonnages à nouveau remplis. Nous avions tous souffert de ces longues années de rationnement, manquant des produits les plus élémentaires comme le savon, les œufs, et plus encore de ces petits luxes tels qu'*Heure bleue*, mon parfum favori.

Mon regard s'attarda sur une vitrine pleine d'objets pour la maison : des napperons brodés, des couvre-théières, des carafes, des verres, une pile de moules à tarte très ordinaires et trois vases.

Je n'avais jamais possédé de vase de ma vie. Pendant la guerre, j'avais été logée dans les quartiers des infirmières, d'abord à l'hôpital de Pembroke, puis sous les tentes d'un campement militaire en France. Avant cela, je n'étais restée nulle part suffisamment longtemps pour justifier une telle acquisition. De plus, si j'avais eu un vase, oncle Lamb aurait eu tôt fait de me le remplir de fragments de poteries antiques avant que j'aie pu mettre la main sur un bouquet de marguerites.

Mon cher oncle Lamb. Quentin Lambert Beauchamp, « Q » pour ses élèves d'archéologie et ses amis, « professeur Beauchamp » pour le cercle académique dans lequel il évoluait et devant lequel il tenait ses conférences.

C'était le frère de mon père et mon seul parent encore en vie pendant mon enfance. Il avait hérité de moi quand j'avais cinq ans, après la mort de mes parents dans un accident de voiture. Sur le point d'embarquer pour le Proche-Orient, il avait retardé son départ le temps d'organiser les funérailles et de m'inscrire dans une pension pour jeunes filles de bonne famille, où j'avais catégoriquement refusé de pénétrer.

Confronté à la nécessité de dénouer mes doigts potelés, agrippés à la poignée de portière de son automobile, et de me traîner jusqu'au perron de l'établissement, oncle Lamb, qui détestait les esclandres, avait poussé un soupir d'exaspération avant de capituler. Dans la voiture qui nous emmenait tous les deux, il s'était fait une raison et avait lancé mon canotier flambant neuf par la fenêtre.

— Quelle horreur ! avait-il bougonné en le regardant voltiger gaiement par le rétroviseur. Je ne comprends vraiment pas pourquoi les femmes s'entêtent à porter des chapeaux.

Il s'était ensuite tourné vers moi, me dévisageant d'un œil torve.

— Mettons les choses au point, avait-il annoncé d'une voix grave. Sous aucun prétexte tu ne joueras à la poupée avec mes statuettes funéraires persanes. Le reste, si tu veux, mais elles, jamais ! On est bien d'accord ?

J'avais hoché la tête, satisfaite. Après quoi, je l'avais suivi au Proche-Orient, en Amérique du Sud, puis sur des dizaines d'autres sites de fouilles de par le monde. J'avais appris à lire et à écrire avec les brouillons de ses articles d'archéologie, à creuser des latrines, à faire bouillir l'eau, et des tas d'autres choses peu convenables pour une jeune fille bien née... jusqu'au jour où un jeune et séduisant historien était venu consulter oncle Lamb sur un point de philosophie française inspiré par une pratique religieuse de l'ancienne Égypte.

Même après notre mariage, Frank et moi avons mené la vie nomade des jeunes universitaires, sillonnant l'Europe pour participer à des conférences, passant d'un meublé à l'autre, jusqu'à ce que la guerre envoie Frank à l'école des officiers puis au service des renseignements et moi à l'école d'infirmières. La maison d'Oxford serait notre premier vrai foyer.

Coinçant fermement mon sac sous le bras, j'entrai dans la boutique d'un pas résolu et achetai les trois vases.

Je retrouvai Frank au croisement de High Street et de Gereside Road. Il lança un regard surpris à mes acquisitions.

— Des vases ? Excellente idée ! Tu vas peut-être cesser de garnir les pages de mes livres avec tes fleurs.

— Ce ne sont pas des fleurs mais des spécimens. Je te rappelle que c'est toi qui m'as suggéré de m'intéresser à la botanique. « Ça t'occupera, maintenant que tu n'as plus personne à soigner », c'est bien ce que tu as dit, non ?

— C'est vrai, admit-il en souriant, mais je ne pensais pas me retrouver les genoux couverts de pétales et de tiges desséchés chaque fois que j'ouvrirais un livre. À propos, c'est quoi cette saleté marronnasse que tu as mise dans mon répertoire de symboles héraldiques ?

— Du marronnier d'Inde. C'est excellent pour les hémorroïdes.

— Tu prépares des stocks pour mon grand âge imminent ? Tu es trop bonne.
Nous poussâmes la grille en riant et Frank s’effaça pour me laisser gravir les quelques marches étroites du perron.

Soudain, il me retint en m’attrapant par le bras.

— Attention ! Regarde sur quoi tu viens de marcher.

Je soulevai vivement le pied et vis une grande tache couleur rouille sur le seuil.

— C’est bizarre, dis-je. Je vois Mme Baird lessiver ses marches tous les matins. Qu’est-ce que c’est, à ton avis ?

Frank se pencha et huma la tache.

— On dirait du sang.

— Du sang ! glâpis-je en reculant d’un pas. Mais le sang de qui ?

Je lançai un regard inquiet vers la maison.

— Il est peut-être arrivé quelque chose à Mme Baird !

Notre hôtesse était tellement obsédée par la propreté que je ne pouvais l’imaginer laissant des taches de sang sécher devant sa porte sans qu’une terrible catastrophe soit survenue. L’espace d’un instant, j’eus la vision d’un tueur fou armé d’une hache tapi dans le salon, prêt à bondir sur nous dès que nous ouvririons la porte.

Frank prit un air songeur, puis se pencha sur la pointe des pieds par-dessus la haie qui nous séparait du jardin voisin.

— Je ne pense pas, dit-il finalement. Il y a la même tache devant la porte des Collin.

Je me rapprochai de lui, tant pour me rassurer que pour regarder moi aussi chez les voisins. Les Highlands ne me semblaient guère un endroit propice pour les tueurs en série, mais, à bien y réfléchir, ces gens-là sévissent rarement en suivant une logique géographique.

— Voilà qui est plutôt... déplaisant, observai-je dignement.

La maison d’à côté ne donnait pas le moindre signe de vie.

— Qu’est-ce qui a bien pu se passer ?

Frank fronça les sourcils, l’air concentré. Puis, saisi d’une soudaine inspiration, il se frappa la cuisse.

— Ça y est, je crois que j’ai compris ! Ne bouge pas, je reviens dans un instant.

Il dévala les marches, traversa le jardin en flèche et disparut dans la rue, me laissant plantée seule sur le pas de la porte.

Il revint bientôt, le visage rayonnant.

— Je m’en doutais, toutes les maisons de la rue y ont eu droit.

— Droit à quoi ? À la visite d’un malade mental ? m’écriai-je encore un peu nerveuse à l’idée d’être restée seule quelques instants en compagnie d’une flaque de sang.

Frank se mit à rire.

— Mais non, à un sacrifice rituel. C’est absolument passionnant !

Il se mit à quatre pattes pour inspecter de plus près la marque rousse.

Cette information n’était pas plus rassurante que ma théorie d’un fou furieux errant avec sa hache. Je m’accroupis près de lui, fronçant le nez. Il était

encore trop tôt dans la saison pour les mouches, mais quelques gros mouches-rons tournoyaient lentement au-dessus de la tache.

— Qu'est-ce que tu entends exactement par « sacrifice rituel » ? Mme Baird est une fervente croyante. Elle va à l'église tous les matins, comme la plupart des voisins. Ce n'est pas un pays de druides ici, tu sais.

Il se releva, époussetant les brins d'herbe sur son pantalon.

— Tu n'y connais rien, ma fille. Il y a peu d'endroits au monde où la sorcellerie et les vieilles superstitions soient plus vivantes et mieux intégrées à la vie quotidienne que dans les Highlands, bons chrétiens ou pas. Mme Baird croit aux anciennes légendes, comme tous les gens d'ici.

Il indiqua la tache de la pointe de sa chaussure impeccablement cirée.

— C'est le sang d'un coq noir, expliqua-t-il d'un air satisfait. Ces maisons sont récentes, vois-tu... des préfabriqués.

Je lui lançai un regard glacial.

— Oh, mais tout s'explique ! minaundai-je. Et peut-on savoir ce que ça change ? Et où est passé tout le monde ?

— Au pub, sans doute. Allons y faire un tour, on verra bien.

Me prenant par le bras, il m'entraîna vers la rue et nous reprîmes la direction de Gereside Road.

— Autrefois, expliqua-t-il en chemin, il n'y a pas si longtemps d'ailleurs, la coutume voulait qu'on fasse un sacrifice chaque fois qu'on bâtissait une nouvelle maison. C'était une sorte d'offrande aux esprits de la terre. Tu sais : *Sur son premier né il bâtit sa demeure et son plus jeune fils en devint l'huis. C'est vieux comme le monde.*

— Charmant ! dis-je en réprimant un frisson de dégoût. Je suppose que le fait de tuer une volaille au lieu d'un être humain doit être interprété comme une preuve de modernité. Si j'ai bien compris, ces maisons modernes ont été construites au mépris de la tradition et leurs occupants actuels réparent cette omission.

— Exactement.

Satisfait de ma vivacité d'esprit, Frank me gratifia d'une petite tape dans le dos avant de poursuivre son explication :

— Le vicaire m'a confié que beaucoup de gens par ici ont pris la guerre comme un châtement divin pour s'être détournés de leurs racines et avoir négligé certaines précautions, comme enterrer un cadavre sous les fondations de leur maison ou brûler leurs arêtes de poissons dans la bruyère, sauf s'il s'agit de haddock, naturellement. On ne brûle jamais des restes de haddock, tu savais ça ? Au risque de ne plus jamais en pêcher. Les arêtes de haddock doivent impérativement être enterrées.

— Je m'en souviendrai. Tu ne saurais pas, par hasard, comment faire pour ne plus jamais voir un hareng de sa vie ? Je m'y attellerais de ce pas.

Il fit non de la tête, soudain plongé dans une de ses transes d'historien qui le coupaient du reste du monde, l'esprit tout entier occupé à fouiller dans sa mémoire phénoménale.

— Je ne sais pas comment me débarrasser des harengs, répondit-il enfin, mais je sais comment faire avec les souris : on suspend des branches de genévrier. *Du genévrier dans la maison, les souris ne tournent plus rond !* Mais pour en revenir

aux corps enterrés sous les fondations, savais-tu que cette pratique a donné à la région un bon nombre de ses fantômes ? Tu vois Mountgerald, la grande maison au bout de High Street ? Figure-toi qu'elle est hantée par un ouvrier qui a été sacrifié au moment de sa construction. Ça remonte au XVIII^e siècle, c'était pratiquement hier, pour tout dire.

» On raconte que, sur l'ordre du propriétaire de la maison, on a d'abord érigé un mur, puis on a fait tomber une grosse pierre sur la tête d'un des ouvriers, le moins sympathique je suppose. Ensuite, ils ont bâti la maison par-dessus. Depuis, le malheureux hante la cave, qui correspond au lieu où il a été tué, sauf le jour anniversaire de sa mort et les quatre Old Days.

— Les Old Days ?

— Les anciennes fêtes. Hogmanay, qui correspond au Nouvel An, Midsummer Day, au milieu de l'été, Beltane, à l'équinoxe de printemps, et All Hallows, à la Toussaint. Les druides et les premiers Pictes respectaient les fêtes du soleil et du feu. Ces jours sacrés, les fantômes sont libérés et peuvent errer librement dans la nature, pour faire le bien ou le mal à leur guise.

Il se gratta le menton d'un air songeur.

— D'ailleurs, on approche de la date de Beltane. Mieux vaut rester sur tes gardes quand tu passes devant le cimetière.

Il me lança un regard malicieux et je compris que la leçon était terminée.

— Et ils sont nombreux, les fantômes locaux ? demandai-je prudemment.

— Je ne sais pas. Fais-moi penser à interroger le vicaire à ce sujet la prochaine fois qu'on le rencontre.

De fait, nous le rencontrâmes quelques minutes plus tard. Il était au pub, comme tout le village apparemment, portant un toast à la récente sanctification des nouvelles maisons.

Il fut légèrement embarrassé d'être surpris en train de cautionner des pratiques païennes et nous assura qu'il s'agissait uniquement de préserver de pittoresques coutumes locales.

— C'est absolument passionnant, nous confia-t-il.

Hélas, je reconnus bien là le chant de l'érudit, aussi facilement identifiable que le cri de la grive. Le sang de Frank ne fit qu'un tour : répondant aussitôt à l'appel d'un individu de son espèce, il entama la danse rituelle du chercheur et les deux hommes se lancèrent à corps perdu dans une conversation « absolument passionnante » sur les archétypes et les parallèles entre superstitions archaïques et croyances modernes. Je poussai un soupir et jouai des coudes vers le bar. J'en revins bientôt avec une fine à l'eau dans chaque main.

Sachant par expérience à quel point il était difficile de détourner l'attention de Frank lorsqu'il était plongé dans ce genre de discussion, je lui pris la main, y plaçai le verre et rabattis ses doigts autour, lui laissant néanmoins la responsabilité de porter son cognac à la bouche.

Je découvris Mme Baird assise sur un banc près de la fenêtre, bavardant avec un homme d'un certain âge qu'elle me présenta, les yeux rendus brillants par l'alcool et le plaisir d'être en bonne compagnie.

— Voici M. Crook, le monsieur dont je vous parlais, madame Randall, annonça-t-elle. Celui qui connaît tout un tas de plantes.

Se tournant vers M. Crook, elle expliqua :

— Mme Randall s'intéresse de près aux petites plantes. Elle les serre dans des livres.

À la fois poli et un peu sourd, M. Crook l'écouta en hochant la tête.

— Vraiment ? dit-il. Je possède quelques presses, des vraies, faites pour conserver des herbes et toutes sortes de plantes. C'est mon neveu qui me les a offertes, à l'époque où il était à l'université et rentrait à la maison pour les vacances. Je n'ai jamais eu le courage de lui avouer que je ne m'en servais jamais. Les plantes, voyez-vous, on les suspend par la tige ou on les fait sécher dans un cadre, avant de les stocker dans de la gaze ou un flacon, mais je ne vois pas ce que je pourrais faire d'une pauvre plante écrasée sous une presse.

— Eh bien... vous pourriez les regarder de temps en temps, je ne sais pas, suggéra aimablement Mme Baird. Mme Randall a fait des compositions charmantes avec des mauves et des violettes. Vous pourriez en faire, vous aussi, et les mettre sous verre pour les accrocher au mur.

— Mmmm... fit M. Crook sans conviction. En tout cas, si mes presses peuvent vous être utiles, madame, elles sont à vous. Ça me ferait mal au cœur de les jeter mais, d'un autre côté, je ne vois vraiment pas ce que je pourrais en faire.

J'assurai M. Crook que je serais ravie de le débarrasser de ses presses, et plus encore s'il avait l'amabilité de me montrer où trouver quelques-unes des plantes rares de la région. Il me devisagea longuement, la tête penchée de côté comme une vieille crécerelle, puis sembla conclure que mon intérêt était sincère. Nous décidâmes alors de nous retrouver le lendemain matin pour une visite guidée des taillis des environs. Frank devait se rendre à Inverness pour consulter certaines archives à l'hôtel de ville et je n'étais que trop contente d'avoir une bonne excuse pour ne pas l'accompagner. Pour moi, n'importe quel vieux bout de papier en valait un autre.

Peu après, Frank prit congé du vicaire et nous reprîmes le chemin de la maison en compagnie de Mme Baird. Je n'osais évoquer le sang de coq sur le perron, mais Frank n'eut pas autant de scrupules et la soumit à un interrogatoire en bonne et due forme sur les origines de cette tradition.

— Je suppose que c'est une coutume très ancienne ? lança-t-il en décapitant les herbes folles sur le bord de la route à grands coups de canne.

Les ansérines et les quintefeilles étaient déjà écloses. Les branches de genêt ployaient sous leurs gros bourgeons ; dans une semaine, elles seraient en fleur.

— Oh, pour ça, je pense bien ! s'exclama Mme Baird.

Elle se dandinait sur ses courtes jambes, marchant d'un pas si lesté que nous avions peine à la suivre.

— C'est vieux comme le monde. Ça remonte même à avant les géants.

— Les géants ? m'étonnai-je.

— Oui, les Fionn et les Feinn, vous savez.

— Les contes gaéliques ! observa Frank vivement intéressé. Ce sont des héros de légendes, probablement d'origine norroise. La région a été fortement marquée par les influences scandinaves, comme tout le littoral occidental à vrai dire. Certains lieux portent même un nom norrois.

Je levai les yeux au ciel, présentant une nouvelle avalanche de données historiques. Mme Baird, plus indulgente, lui adressa un sourire encourageant et nous confia s'être rendue dans le nord où elle avait vu le Rocher des Deux-Frères. C'était bien scandinave, n'est-ce pas ?

— Les peuples du Nord ont descendu cette côte des centaines de fois entre 500 et 1300, expliqua Frank, le regard rivé sur la ligne d'horizon comme s'il apercevait les drakkars toutes voiles dehors. C'était des Vikings. Ils amenaient avec eux leurs légendes et leurs mythes. L'Écosse est un bon pays pour les mythes. Ils semblent y prendre racine.

Là, j'étais enfin d'accord avec lui. Le soir tombait et un orage s'annonçait. Dans la lumière surnaturelle qui couvrait sous l'épais manteau de nuages, même les maisons flambant neuves semblaient aussi anciennes que le vieux calvaire couvert de mousse qui se dressait à cent mètres de nous, gardant le même croisement depuis un millénaire. C'était une nuit idéale pour rester enfermé chez soi, les volets clos.

Hélas, plutôt que de rester confortablement lové dans le salon douillet de Mme Baird à regarder des vues stéréoscopiques de Perth Harbor, Frank choisit d'aller prendre un verre chez M. Bainbridge, un notaire passionné par les archives historiques de sa région. Me souvenant de ma précédente rencontre avec M. Bainbridge, je choisis Perth Harbor.

— Essaie de rentrer avant l'orage, dis-je en embrassant Frank. Et transmets mes amitiés à M. Bainbridge.

— Euh... oui, bien sûr, répondit Frank en évitant de croiser mon regard.

Il enfila son pardessus et sortit en attrapant au vol un parapluie dans le vestibule.

Je refermai la porte derrière lui sans tirer le verrou afin qu'il puisse rentrer sans réveiller Mme Baird. En revenant au salon, je souris malgré moi en pensant que Frank ne ferait sans doute aucune allusion à sa femme, un geste que M. Bainbridge apprécierait certainement. Je ne pouvais guère le lui reprocher.

Lors de notre visite chez M. Bainbridge, l'après-midi précédent, tout avait pourtant bien commencé. J'avais été parfaite : discrète, bien élevée, intelligente mais sans en rajouter, bien coiffée et vêtue sobrement, bref le modèle même de la femme d'un éminent professeur d'Oxford... jusqu'à l'heure du thé.

J'examinai la paume de ma main droite où une grande cloque encore douloureuse couvrait la base de quatre doigts. Après tout, je n'y étais pour rien si ce cher M. Bainbridge, veuf de son état, se satisfaisait d'une vieille théière bon marché en fer-blanc. Et puis, même s'il ne l'avait fait que par politesse, il n'avait qu'à ne pas me demander de servir le thé. Sans compter qu'il aurait pu me prévenir que le manchon isolant qu'il m'avait fourni à cette intention était troué et que le fer-blanc chauffé au rouge allait entrer en contact direct avec mon épiderme délicat.

Non, lâcher la théière était une réaction parfaitement normale et saine. Que celle-ci soit tombée sur les genoux de M. Bainbridge était pure coïncidence, il fallait bien qu'elle tombât quelque part. Ce fut mon « Bordel de merde ! » — lancé d'une voix qui avait étouffé le cri de douleur de

M. Bainbridge — qui suscita le regard noir de Frank par-dessus ses petits fours.

Une fois remis du choc, M. Bainbridge avait fait preuve d'une grande courtoisie. Il s'était précipité sur ma main brûlée sans prêter attention aux excuses de Frank, qui se hâta d'expliquer que j'avais travaillé dans un hôpital militaire pendant près de deux ans.

— Je crains que mon épouse n'ait ramassé quelques... euh... expressions colorées auprès des Yankees, avait-il balbutié avec un sourire crispé.

— En effet, avais-je sifflé entre mes dents tout en enveloppant une serviette humide autour de ma main. Certains hommes tendent à s'exprimer d'une manière des plus pittoresques quand on leur extrait des fragments d'obus du corps. Allez savoir pourquoi!

Avec tact, M. Bainbridge avait tenté de ramener la conversation vers un terrain plus neutre en déclarant qu'il avait toujours été fasciné par l'évolution du langage dit « profane » à travers les âges :

— Prenez *Gorblinety*, par exemple, une corruption récente du juron *God blind me*, « que Dieu me rende aveugle ».

— Absolument, renchérit Frank, prenant la balle au bond. Sans sucre, merci, Claire. Mais que dire de *Gadzeuks*? L'origine de « Gad » est très claire, ça vient de *God* — Dieu — mais le *zeuk*?...

— À mon avis, cela dériverait d'un vieux mot écossais : yeuk, qui signifie « démangeaison ». Une hypothèse intéressante, non?

Frank acquiesça, laissant sa mèche peu académique lui retomber devant les yeux.

— Captivante, cette évolution du profane, concéda-t-il.

— Oui, et ça ne s'arrête pas là, avançai-je en pêchant un morceau de sucre du bout des pinces en argent.

— Vraiment? fit M. Bainbridge poliment. Avez-vous rencontré des variations intéressantes au cours de votre expérience sur... euh... le terrain?

— Oh, oui! Il y en a une que j'affectionne particulièrement. Je la tiens d'un Yankee. Un certain Williamson, originaire de New York. Elle lui venait spontanément chaque fois que je changeais ses bandages.

— Mais que disait-il donc?

— « Salope de Roosevelt de mes deux! » répondis-je en laissant élégamment tomber un sucre dans le café de mon tendre époux.

Je passai un moment très agréable en compagnie de Mme Baird puis montai dans ma chambre pour me préparer au retour de Frank. Sachant qu'il pouvait difficilement avaler plus de deux verres de sherry à la suite, je l'attendais de bonne heure.

Le vent se levait et l'air de la chambre était chargé d'électricité, rendant vaines toutes mes tentatives pour remettre de l'ordre dans ma coiffure. Par ce temps, il valait mieux se contenter d'un brossage de dents. J'avais beau les rabattre en arrière, mes boucles hirsutes retombaient opiniâtement le long de mes joues.

L'aiguère était vide. Frank avait utilisé l'eau pour faire sa toilette avant de se rendre chez M. Bainbridge et je n'avais pas pensé à la remplir au robinet de

la salle d'eau. Je saisis mon flacon d'*Heure bleue* et en versai une dose généreuse dans ma paume. Je me frottai vigoureusement les mains avant que le parfum s'évapore et lissai mes cheveux en arrière. Puis j'en versai un peu sur ma brosse et rabattis mes mèches derrière les oreilles.

Voilà qui était mieux, pensai-je en tournant la tête de droite à gauche pour apprécier le résultat dans le vieux miroir écaillé. L'humidité avait dissipé l'électricité et mes cheveux flottaient en lourdes boucles brillantes autour de mon visage. En s'évaporant, l'alcool avait laissé un parfum agréable dans la pièce. Voilà qui mettrait Frank dans les meilleures dispositions. *Heure bleue* était son parfum favori.

Un éclair illumina le ciel, suivi d'un roulement de tonnerre. La lumière s'éteignit quelques secondes plus tard. Jurant entre mes dents, je cherchai à tâtons le tiroir de la commode.

J'avais aperçu des bougies et des allumettes quelque part. Dans les Highlands, les coupures de courant étaient si fréquentes que toutes les chambres d'auberge et d'hôtel en étaient nécessairement équipées. J'en avais vu dans les hôtels les plus chics, parfumées au chèvrefeuille et présentées dans de rutilants chandeliers en verre dépoli ornés de pendeloques.

Celles de Mme Baird étaient on ne peut plus simples : de vulgaires bougies blanches. Mais il y en avait tout un tas, ainsi que trois pochettes d'allumettes. Ce n'était pas le moment de faire des chichis.

J'attendis l'éclair suivant pour repérer le bougeoir en céramique bleue sur la coiffeuse. J'y glissai une bougie puis éclairai la pièce en allumant des bougies un peu partout. Bientôt, la chambre baignait dans une belle lumière chaude et dorée. Très romantique. Non sans une certaine présence d'esprit, je pris soin d'éteindre l'interrupteur afin qu'un retour soudain du courant ne vienne gâter l'atmosphère à un moment inopportun.

Les bougies ne s'étaient pas consumées de plus d'un demi-centimètre quand Frank entra en bourrasque dans la chambre, soufflant trois bougies sur son passage.

Il claqua la porte derrière lui, en éteignant deux autres. Se retrouvant plongé dans la pénombre, il s'immobilisa, passant une main dans ses cheveux ébouriffés. Je me levai et rallumai patiemment les bougies éteintes, non sans lui faire remarquer — très gentiment — qu'il avait une drôle de manière d'entrer dans une chambre. Ce ne fut qu'après avoir restauré mon éclairage savant et m'être tournée vers lui pour lui offrir un petit verre de remontant que je remarquai son teint blême et son air ahuri.

— Qu'est-ce qui se passe, Frank ? On dirait que tu viens de croiser un fantôme !

— C'est que... euh... tu ne crois pas si bien dire !

Il saisit machinalement ma brosse et s'apprêta à se recoiffer. Une bouffée d'*Heure bleue* lui titilla les narines. Fronçant le nez, il reposa la brosse, optant pour son peigne de poche.

Il lança un regard par la fenêtre que fouettaient régulièrement les branches d'un aulne. Un volet claquait quelque part et il me vint à l'esprit que l'un de nous aurait peut-être dû aller le fermer, quoique ce remue-ménage dehors soit plutôt agréable à entendre.

— C'est un sale temps pour les fantômes, tu ne penses pas ? observai-je. Je croyais qu'ils aimaient hanter les cimetières par les nuits mornes et brumeuses.

Frank émit un petit rire nerveux.

— Bah ! Les histoires de Bainbridge ont dû me monter à la tête. Ça, et un sherry de trop. Ce n'était sans doute rien.

— Mais qu'est-ce que tu as vu exactement ? demandai-je, intriguée, en m'asseyant sur le plateau de la coiffeuse.

Je lui indiquai du menton la bouteille de whisky et Frank s'empressa de nous servir un verre.

— Un homme, rien de plus.

Il se versa un doigt d'alcool et deux pour moi.

— Il se tenait là, sur la route, juste devant la maison.

— Devant la maison ! m'esclaffai-je. Alors, aucun doute, c'était bien un fantôme. J'imagine mal un être humain attendant dehors par une nuit pareille !

Frank inclina l'aiguillère au-dessus de son verre, puis me lança un regard accusateur en ne voyant rien venir.

— Ne me regarde pas comme ça ! C'est toi qui l'as vidée avant de partir à ton rendez-vous. Quant à moi, je préfère mon whisky sec.

Pour illustrer mon propos, j'avalai aussitôt une longue gorgée.

L'espace d'un instant, Frank sembla tenté de redescendre chercher de l'eau au rez-de-chaussée, mais il se ravisa et poursuivit son histoire en buvant les lèvres pincées comme si son verre contenait du vitriol et non le meilleur single malt Glenfiddich.

— Il attendait de ce côté-ci du jardin, derrière la clôture. Il m'a semblé...

Il hésita.

— Il m'a semblé qu'il épiait ta fenêtre.

— Ma fenêtre ? Ça alors !

Je réprimai un petit frisson et me précipitai — quoiqu'un peu tard — pour fermer les volets. Frank me suivit dans la pièce en poursuivant :

— Moi-même je pouvais te voir. Tu te brossais les cheveux en pestant contre tes épis.

— Dans ce cas, notre espion a dû bien s'amuser !

Frank secoua la tête. Il sourit et aplatit mes cheveux de ses mains.

— À vrai dire, il ne riait pas du tout. Il avait même l'air terriblement abattu. Je n'ai pas bien distingué son visage. C'est plutôt sa posture qui me fait dire ça. Je suis arrivé par-derrière et, le voyant planté là, je lui ai demandé poliment si je pouvais le renseigner. Au début, j'ai cru qu'il n'avait pas entendu, à cause du bruit du vent. Alors, j'ai répété ma question et j'ai voulu lui donner une tape sur l'épaule pour attirer son attention. Mais avant que j'aie pu le toucher, il a fait volte-face, me bousculant presque, et il s'est éloigné.

— Pas très poli, mais rien de franchement surnaturel, observai-je en finissant mon verre. Il ressemblait à quoi ?

— Un grand gaillard. Il portait tout l'attirail des Écossais, avec le kilt, le *sporran*¹, le plaid jeté sur l'épaule et retenu par une superbe broche représentant

1. Sorte d'escarcelle, souvent en fourrure, portée sur le devant du kilt et retenue par une ceinture.

un cerf bondissant. J'aurais bien aimé lui demander d'où elle venait, mais il ne m'en a pas laissé le temps.

J'allai vers le secrétaire et me versai un autre whisky.

— Ça n'a rien d'extraordinaire, remarquai-je, la plupart des hommes du village possèdent de tels vêtements.

— Mmouais... fit Frank d'un air songeur. Mais ce n'est pas sa tenue qui m'a chiffonné. En partant, il est passé si près de moi que, normalement, il aurait dû au moins me frôler. Pourtant, je n'ai rien senti. Ça m'a tellement intrigué que je me suis retourné pour le suivre des yeux. Il a remonté Gereside Road puis, juste avant d'atteindre le virage, il s'est... volatilisé. J'en ai eu la chair de poule.

— Ton attention a dû être distraite une seconde juste au moment où il est entré dans l'ombre, suggérai-je. Le virage est bordé d'arbres.

— J'aurais juré ne pas l'avoir quitté des yeux un seul instant, marmonna Frank.

Il se tourna brusquement vers moi.

— Je sais! s'exclama-t-il. Je me souviens maintenant de ce qui m'a paru si bizarre chez lui, même si je ne l'ai pas compris sur le moment.

— Quoi?

Il commençait à me bassiner avec son histoire de fantôme. J'avais hâte de passer à un sujet plus palpitant, comme notre lit par exemple.

— Le vent qui se déchaînait ne semblait avoir aucun effet sur ses vêtements. Son kilt et son plaid ne bougeaient pas d'un poil, sauf quand il s'est mis à marcher.

Nous nous regardâmes un moment sans rien dire.

— Brrr... fis-je enfin. Je n'aime pas beaucoup ça!

Frank abandonna brusquement son air songeur.

— Bah... répondit-il en souriant. Au moins, j'aurai quelque chose à raconter au vicairé à notre prochaine rencontre. Il s'agit peut-être d'un fantôme connu dans le coin. Il se délectera à me raconter dans le détail son histoire sanglante.

Il lança un regard à sa montre.

— Mais pour le moment, je crois qu'il est temps de se mettre au lit.

— À la bonne heure, murmurai-je.

Je l'observai dans le miroir tandis qu'il ôtait sa chemise et cherchait un portemanteau. Soudain, il se tourna vers moi.

— Dis-moi, Claire, tu as déjà soigné des Écossais? Quand tu étais au campement militaire ou à Pembroke?

— Bien sûr, répondis-je, surprise. À Amiens, il y avait beaucoup d'hommes des régiments Seaforth et Cameron, puis, plus tard, après Caen, on a eu toute une flopée de soldats du régiment Gordon. De gentils garçons, la plupart. Très stoïques en général, sauf au moment des piqûres.

Je souris en me souvenant de l'un d'entre eux en particulier.

— Il y avait notamment ce grand-père... un cornemuseur du 3^e bataillon de Seaforth. Il ne supportait pas les injections, surtout dans la fesse. Il préférait souffrir le martyr sans broncher, pendant des heures, plutôt que de laisser l'une d'entre nous s'approcher avec une seringue. Et même quand il n'en pou-

vait plus, il essayait de nous convaincre de lui faire une intramusculaire dans le bras.

Je me mis à rire en repensant au caporal Chisholm.

— Un jour, il m'a déclaré : « Bon d'là ! Quitte à me retrouver sur le ventre les fesses à l'air, je veux une pépée sous moi, pas derrière mon dos armée d'une épingle à chapeau ! »

Voyant le sourire gêné de Frank, je me hâtai de le rassurer :

— Je te promets de ne pas raconter cette histoire devant tes collègues à l'université.

Son visage s'éclaira, il vint se poster derrière moi et déposa un baiser sur le sommet de ma chevelure.

— Ne t'inquiète pas, tu pourras bien leur raconter n'importe quoi, ils vont t'adorer. Mmmm... tes cheveux sentent bon.

— Tu aimes ?

Ses mains glissèrent sur mes épaules et vinrent caresser mes seins pardessus ma fine chemise de nuit. Je le regardai dans le miroir, son menton posé sur mon crâne.

— J'aime tout de toi, chuchota-t-il. Comme tu es belle à la lueur des bougies ! Tes yeux luisent comme du cognac dans un verre en cristal, et ta peau a la couleur de l'ivoire. Une vraie sorcière... Je devrais peut-être couper définitivement l'électricité.

— Comment ferons-nous pour lire au lit ?

— Nous ne lirons plus.

— Vraiment, et qu'est-ce qu'on pourrait y faire d'autre... à part dormir, bien sûr ? dis-je en me retournant pour l'enlacer.

Un peu plus tard, nous étions blottis l'un contre l'autre derrière les volets clos ; je levai ma tête de sur son épaule et demandai :

— Pourquoi est-ce que tu m'as demandé si j'avais soigné des Écossais, tout à l'heure ? Tu te doutais bien que oui. Il y avait des hommes venant de partout sur le champ de bataille.

Il s'étira et me caressa doucement le dos.

— Mmm ? Oh, pour rien, juste comme ça. C'est juste que, quand j'ai vu ce type, là-dehors, je me suis dit que peut-être...

Il hésita.

— Euh, c'était quelqu'un que tu avais connu pendant la guerre... et qu'il était passé pour te voir... je ne sais pas, quelque chose comme ça.

— Dans ce cas, il aurait frappé et m'aurait demandée.

— Eh bien... dit Frank sur un ton détaché, c'est peut-être qu'il ne tenait pas tellement à tomber sur moi.

Je me redressai sur un coude, dévisageant Frank. Une dernière bougie brûlait encore sur la table de chevet et je distinguais parfaitement ses traits. Il tournait la tête, faisant mine de contempler d'un air inspiré une gravure de Bonnie Prince Charlie accrochée au mur.

Je lui pris le menton et le forçai à se tourner vers moi. Il écarquilla les yeux en feignant la surprise.

— Tu insinues, sifflai-je, que l'homme que tu as vu serait...

Je cherchai le mot juste.

— Un amant ? proposa-t-il.

— Un ancien flirt ? terminai-je.

— Mais pas du tout, répondit-il mollement.

Il me saisit les mains et essaya de m'embrasser, mais c'était mon tour de me détourner. Il ne parvint qu'à me forcer à m'allonger de nouveau à ses côtés.

— C'est seulement que... tu sais, Claire, on a été séparés pendant de longues années. En six ans, on ne s'est vus que trois fois, et encore, jamais plus d'une journée à la fois. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que... je veux dire, tout le monde sait que les médecins et les infirmières sont soumis à une terrible pression pendant les urgences et... euh... c'est juste que... euh... je comprendrais très bien que quelque chose soit... arrivé spontanément...

J'interrompis ses divagations en bondissant hors du lit.

— Tu crois que je t'ai trompé ? fulminai-je. C'est ça ? Si c'est le cas, tu peux quitter cette chambre sur-le-champ. Tu peux même quitter cette maison ! Comment peux-tu...

Se redressant sur le lit, Frank tendit les bras pour me calmer.

— Bas les pattes ! m'écriai-je. Réponds-moi ! C'est ce que tu penses, n'est-ce pas ? Il a suffi qu'un inconnu lance un regard vers ma fenêtre pour que tu en conclus aussitôt que je me suis envoyée en l'air avec mes patients !

Frank sortit du lit et me prit dans ses bras. Je restai de marbre, mais il insista, caressant mes cheveux et me massant les épaules comme lui seul savait le faire.

— Non, je n'ai jamais dit ça ! se défendit-il.

Il me serra contre lui et je me détendis légèrement, sans toutefois répondre à ses caresses.

Après que nous fûmes restés un long moment immobiles, il murmura :

— Je sais bien que tu ne ferais jamais une chose pareille. Je voulais juste dire que, même si cela avait été le cas, ma chérie, cela n'aurait fait aucune différence. Je t'aime. Et ce que tu aurais pu faire n'y changerait rien.

Il prit mon visage entre ses mains. Ne mesurant que dix centimètres de plus que moi, il n'avait aucun mal à me fixer dans les yeux.

— Tu me pardonnes ? chuchota-t-il.

Son haleine, légèrement parfumée au Glenfiddich, me caressait doucement le visage. Ses lèvres pleines et accueillantes étaient si proches qu'elles effleuraient presque les miennes.

Derrière la fenêtre, un nouvel éclair annonça que les nuages venaient de percer. Quelques secondes plus tard, une pluie diluvienne vint s'abattre contre la vitre.

Je glissai doucement mes bras autour de sa taille.

— *La qualité du pardon se mesure à sa douceur, citai-je. Il tombe doucement comme la rosée du ciel...*

Frank se mit à rire et leva les yeux vers le plafond où les taches d'humidité laissaient présager une nuit moite.

— Si c'est là la démonstration de ton pardon, dit-il, je n'ose imaginer ta vengeance !

La foudre tonna comme un coup de mortier, répondant à sa question. Nous éclatâmes de rire, de nouveau détendus.

Ce ne fut que plus tard, tandis que je l'écoutais respirer régulièrement à mes côtés dans le lit, que le doute m'envahit. Rien dans mon comportement ne pouvait lui laisser supposer une infidélité de ma part. Je dis bien de ma part. Mais, pour reprendre ses propres termes, « six ans... c'est long ».

Dans ce premier volet, Claire Beauchamp-Randall, ancienne infirmière de l'armée britannique, passe des vacances tranquilles en Écosse pour oublier la Seconde Guerre mondiale. Au cours d'une promenade sur la lande, elle est attirée par des cérémonies étranges qui se déroulent près d'un menhir. Elle s'en approche, et le plus incroyable survient : Claire est précipitée en 1743 dans une Écosse en plein bouleversement.

Dans ce monde où elle devient une *Sassenach*, elle rencontre le Highlander Jamie Fraser. Leur amour naîtra puis grandira au cœur des dangers et des intrigues.

Après avoir partagé tant d'aventures et connu une telle passion, Claire sera déchirée par le choix qu'elle aura à faire entre ce monde et celui d'où elle vient...

La romancière américaine Diana Gabaldon a séduit les lecteurs aux quatre coins du monde avec cette imposante saga écossaise qui met en scène un Highlander du XVIII^e siècle et une Britannique du XX^e siècle.

